



PRESSE ÉCRITE

L'Amour des livres, 03/2014
« Une si lente absence »

Il a été élevé au rang de légende, cet interminable serpent mécanique qui creuse les neiges sibériennes. Chanté par Cendrars et d'autres poètes, il est tout autant un voyage littéraire que réel. Conjugaison parfaite d'un travail d'images et d'écriture, cette (trop) rapide lecture d'*une si lente absence*, celle que l'on fait d'abord à l'intérieur de soi en s'écartant des routes tracées, croise les impressions de voyage, à bord du Transsibérien, d'un photographe et d'un écrivain. Une œuvre de surimpressions qui invite à la méditation mouvante.

Le Courrier (Genève), 01/03/2014
« Dans l'épaisseur des temps »
par Maxime Maillard

Une si lente absence
L'écrivain français Éric Faye et le photographe jurassien Xavier Voirol associent leurs savoir-faire dans un livre qui s'étire au fil des rails du Transsibérien. Depuis l'entrée en littérature du train mythique dans le poème de Cendrars, *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, on ne compte plus les ouvrages qui nous emportent sur les 9000 km reliant Moscou à Vladivostok ou Pékin. Des initiatives institutionnelles les y incitent même. En 2010 par exemple,

dans le cadre de l'année France-Russie, quatorze écrivains français, et non des moindres (la joyeuse équipe comprenait Jean Echenoz, Olivier Rollin, Patrick Deville) furent invités à monter à bord pour un périple touristicolittéraire parsemé de visites, de rencontres officielles et de conférences de presse. Un tir groupé de livres suivit presque naturellement cette échappée tous frais payés visant la promotion de la littérature française et le renforcement des liens culturels entre les deux pays (*L'Alcool et la Nostalgie* de Mathias Enard, *Bric et Broc* d'Olivier Rollin ou encore *Sibir* de Danièle Sallenave).

Quant à Éric Faye, écrivain, essayiste et journaliste pour l'agence Reuters, s'il ne fut pas de ce voyage vers l'extrême Est, il participa à celui de 2012 (toujours dans le cadre des saisons franco-russes) qui emmena sur le fleuve Ienisseï une autre bande d'écrivains. Parmi eux figurait son ami Christian Garcin, avec lequel il descendit en 2005 un autre cours d'eau monumental – la Lena – jusqu'à son embouchure dans l'océan Arctique. Périple fluvial dont il rendit compte dans *En descendant les fleuves - Carnets de l'Extrême-Orient russe*.

Vers le dépouillement

Mais qu'est-ce qui fascine tant l'homme de la vieille Europe dans cette fugue ferroviaire vers les grands espaces septentrionaux du continent ? Éric Faye a parsemé *Une si lente absence* d'indices : « Je vois le trajet Moscou-Pékin avant tout comme un voyage à l'intérieur de soi [...] L'immensité géographique rend l'homme à l'immensité du temps. » Un temps non plus organisé selon les formes occidentales de la mobilité et du travail mais restitué dans sa plénitude, à même l'infinie monotonie des steppes ouraliennes, des forêts de bouleaux et de conifères. Le passager qui se croyait maître de ses journées, artisan de ses petites réalisations quotidiennes, se découvre soudain dépossédé de son agenda où il puisait le sens de ses actes. Il entre dans ce que l'auteur appelle, cédant au plaisir du néologisme, une « immenslenteur ». Confiné dans sa cabine de première classe, entre deux couchettes spartiates et un cabinet de toilette exigü, face au défilé incessant du ciel et de la terre, il cherche des moyens de s'occuper, avant de songer : « Il ne faut rien, tu ne dois pas, tu n'as pas à. Sois, et c'est tout. » C'est aussi ce que semblent suggérer les photographies du Jurassien Xavier Voirol, qui rythment la lecture par petits ensembles de trois à cinq images disposées en double page. S'y révèle une manière de capter l'instant qui passe et l'impression de vide qu'il laisse. L'énigmatique

présence des choses – deux fauteuils de cuir dans une pièce avec moquette donnant sur un jour gris ; un convoi de marchandises flou saisi à travers la vitre du train – semble renvoyer à la monotonie d'un observateur lui-même travaillé par le temps et l'espace.

Une si lente absence est le récit des durées, pensées, observations et souvenirs ferroviaires qu'Éric Faye vécut à plusieurs reprises au cours des années 2000, tantôt à bord du Transsibérien vers Vladivostok, tantôt sur le Transmongolien qui, après le lac Baïkal, plonge vers Pékin à travers la Mongolie. Un récit où s'entrelacent, comme les hélices de l'ADN, les temporalités multiples, intérieure et extérieure, historique et intime.

Quitter la Moscovie pour l'Asie

Car à peine monté dans le train, voici que l'imaginaire russe s'étire, repoussant les limites d'un territoire qu'une semaine de croisière ferroviaire ne suffit pas à épuiser. Des lieux et des noms surgissent : Perm où le jeune Pasternak enseigna et travailla dans une usine de produits chimiques ; *Michel Strogoff*, le roman de Jules Verne pétri de clichés qui font rire les Russes ; Listvianka où Tchekhov s'était ennuyé en attendant qu'un bateau veuille bien le conduire de l'autre côté du fleuve Amour. Éric Faye les appelle « pierres précieuses », ces noms au pouvoir magnétique que les gares arborent tout au long du fleuve de métal : Nijni Novgorod, Iekaterinbourg, Omsk, Krasnoïarsk, Khabarovsk, Irkoutsk et ses explosions de fleurs au printemps, son allure de station balnéaire, où le passé russe se rappelle le long des voies piétonnes animées.

Au croisement de la rue Lénine et de la rue Marx, une grande statue du père de la Révolution se dresse encore. L'Asie n'est plus très loin, mais au cœur de ces paysages alpins situés à plus de 5000 km de la capitale, bien après les plâtitudes de l'Oural, le voyageur s'étonne de tous ces signes de la Moscovie : architecture, églises orthodoxes, visages slaves et blondes aux yeux en amande avec de faux ongles très longs.

Hors des fuseaux horaires

Autre indice de cette pénétration de la culture russe : la gestion politique et centralisée du temps. Véritable casse-tête dans un empire où les hommes d'affaires les plus orientaux quittent le travail quand ceux de la capitale arrivent au bureau. Moscou a trouvé la parade. Pour abolir les décalages, le Kremlin a supprimé en 2010-2011 deux fuseaux horaires, ramenant la



Xavier Voirol

péninsule du Kamtchatka à sept heures de la capitale (au lieu de neuf), au grand dam des habitants qui manifestèrent afin qu'on leur «rende leur soleil». Quant au train, il ignore superbement les fuseaux et le temps qui y coule est celui de Moscou. On mange le repas du soir à 15h et l'aube se lève à 23h ; les montres devenues inutiles indiquent tout au plus des durées qui passent –lentement–, intensifiant l'impression d'absence au temps.

Le Transsibérien est sans doute le seul moyen de transport qui permet cette dérive temporelle. Le voyage y prend des allures d'arrachement propice, d'allègement. Ne sachant plus très bien s'il rêve assis ou veille debout, le passager s'oublie. «C'est la bienheureuse éclipse du moi», écrit Éric Faye. Ce faisant il s'ouvre, et voit. Il voit Oulan-Bator, «trou noir de l'information», avec sa steppe rouge prise entre les deux géants de l'ancien monde communiste, auxquels la ville opposa ses traditions nomades. Immeubles pesants contre yourtes de feutre. 4X4 russes contre moulins à prières. Et tout autour, le plateau bleuisant piqué de monts chauves, les fumées d'usines que l'œil distancé de Xavier Voirol saisit aux premières lueurs du jour.

Zibeline, 13/03/2014
« À la vitesse du fleuve de fer »
par Marie Godfrin-Guidicelli

Si l'on n'est pas sûr que Blaise Cendrars ait réellement pris le Transsibérien, nul doute pour Éric Faye et Xavier Voirol qui croisent texte et photos dans *Une si lente absence*. Cendrars, comme Jules Verne, Homère et Tchekhov projettent leur ombre sur cette odyssée ferroviaire vécue séparément, chacun ayant fait l'expérience du « temps caoutchouteux », de l'immensité « de cet espace sous-peuplé » entre Moscou et Irkoutsk, puis Pékin. Là où l'auteur Éric Faye vit l'arrivée en gare de Pékin comme une expérience brutale, le lecteur ressent un vrai soulagement tant il est mal aisé de se laisser bercer par cette lenteur de corbillard pour tomber dans une torpeur euphorisante ! *Une si lente absence* est un petit précis de géographie, de géologie, d'histoire et de souvenirs qui colle au temps élastique nécessaire à la chevauchée des kilomètres parcourus. Mais à cheminer à travers la foudroyante de détails, de noms de villes, de bourgs, de fleuves et de montagnes, on languit d'arriver à

bon port : trop de tronçons, de ponts et de rives, trop d'horaires et de barrages, de steppes austères, de lacs anciens et de blocs de glace. Une lassitude amplifiée par les images de lieux et de paysages désertiques, immenses et froids. Même les tables de restaurant aux nappes bien mises sont vides ! Barrant les pages à l'horizontal, à la hauteur des fenêtres des wagons et des yeux des voyageurs, les photos de Xavier Voirol sont de longs travellings habités de ciel brumeux, de murs d'enceintes, de façades austères, de villes industrielles... Blaise Cendrars nous avait fait rêver, Éric Faye et Xavier Voirol nous font bourlinguer sur terre.